

Albert de Guigné, 6^e enfant de Michel de Guigné et d'Isabelle Abadie, né à l'île Bourbon (la Réunion) le 1^{er} mars 1849, passa sa 1^{ère} enfance dans la commune de St-Denis, au nord-est de l'île, où sa famille possédait la belle propriété de Beaufonds. Il allait à l'école des Frères à St-Denis; ses frères et lui s'y rendaient en fiacre ou à cheval; Christian, plus âgé que lui, montait la jument "jaune" (alexan); Albert se contentait souvent d'un âne (et les petits noirs, malicieux, disaient: "voilà l'âne sur la bourrique"). Ils déjeunaient à la Cure, et revenaient vers quatre heures de l'après-midi.

Albert de Guigné vint en France avec son père et toute la famille en 1856. Il fit ses études au Collège St-Maxime, de Toulouse et fut reçu au baccalauréat en 1863. (Très jeune, il économisait sur l'argent de son goûter pour acheter des bibelots: vocation précoce de collectionneur!).

Il désirait devenir officier de Marine; sa vue, déjà mauvaise, ne le lui permettait pas. Il se rabatit sur le Commissariat de la Marine, dont il passa l'examen avec succès. Comme "votique" d'entrée dans la vie, son père, à peu près ruiné par la crise de la canne à sucre, ne put lui donner qu'un "sou".

Nommé "écrivain de Marine", comme on disait alors, Albert de Guigné fut envoyé à Saïgon, où il arriva en 1869. Il y fut détaché au "Service de l'Ordonnateur", au secrétariat; l'Ordonnateur, alors intérimaire, était un contrôleur de la Marine. Quand le titulaire du poste revint, ce contrôleur prit avec lui comme secrétaire, au Contrôle, Albert de Guigné. A la déclaration de guerre, celui-ci avait demandé à rentrer en France, ce qui lui avait été refusé.

Le Gouverneur de la Cochinchine était à cette époque le Contre-amiral de Cornulier; Albert de Guigné ne se doutait pas alors qu'il était le grand-père de son futur gendre...

A cette époque, la Colonie étant administrée par la Marine, Albert de Guigné reçut et accompagna plusieurs missions dans l'intérieur du pays.

En se rendant à Saïgon, Albert de Guigné, par l'intermédiaire de l'aumônier du paquebot, avait fait la connaissance du S. S. Satria, Procureur des Missions à Singapour, à qui il avait dit que cette colonie lui plaisait beaucoup. Le S. S. Satria l'avait admirablement reçu, et l'avait présenté à son ami M. Brasier, Agent des Messageries Maritimes à Singapour, et le premier à occuper ce poste.

Vers 1871, M. de Champeaux, 1^{er} commis des Mess. M^{ar} à Singapour, fut envoyé ailleurs faire un intérim. M. Brasier pria le S. Satria de lui trouver un remplaçant. Le Père écrivit à Albert de Guigné, à qui son chef de service au Contrôle de la Marine conseilla de demander un congé de 6 mois, qu'il obtint. Il écrivit au S. Satria: la lettre alla par erreur en France, d'où résulta un retard de 3 mois. Albert de Guigné partit cependant. M. de Champeaux revint avant la fin du congé; alors M. Brasier donna à A. de G. un "pavage" pour aller voir son père à Pondichéry. Là, il reçut un télégramme de M. Brasier: Champeaux repart pour un nouvel intérim.

Albert de Guigné rentre à Singapour et fait renouveler son congé de la Marine. Il a, alors, 21 ans, et pas un sou.

De Singapour, il visite le nord de Sumatra, et apprend que le Sultan de Deli donne des terrains à des étrangers. Bien que ne le connaissant pas, il lui fait une visite et, malgré quelques réticences, réussit à se faire promettre un terrain. Il rentre à Singapour, prévient son père qui lui dit que l'affaire est intéressante et qu'il va faire venir son fils aîné Paul. Albert de Guigné démissionne de la Marine. Son jeune frère Georges vient tout de suite de Pondichéry et tous deux se rendent à Sumatra. Le Sultan hésite, disant qu'ils sont les premiers français, et en mauvais termes avec les autres étrangers: le cadeau d'un réveil qu'il admitait lève les hésitations du Sultan, qui accorde la concession. Georges de Guigné y reste, et Albert rentre à Singapour reprendre son service aux Messageries Maritimes. Un an après arrive Paul de Guigné, l'aîné des frères, avec sa femme, son beau-frère et sa sœur M^{lle} de Floris: ils arrivent à bord d'un "prao" indigène, accompagnés comme aides une vingtaine d'indiens. Leur père Christian leur avance 25.000 francs, qu'il a dû emprunter en donnant comme garantie une assurance sur sa propre vie. Le reste des fonds est fourni par une banque, mais au taux énorme de 18%! Le terrain était gratuit, mais il fallait défricher la forêt. Paul de Guigné prend la direction (en 1872 ou 73).

En 1875, Albert de Guigné épouse Marie Brasier, fille de son directeur, à Singapour. Les 20.000 francs de la dot de sa femme sont investis dans la plantation. On plante du tabac. Il y a 2 années de bénéfices superbes, malgré les intérêts énormes des emprunts. La plantation passe progressivement de 500 à 10.000 hectares. On y cultive le tabac jusqu'en 1880.

A cette époque les frères Guigné rentrent en France, sauf Albert, et Georges qui reste à Sumatra, au moins de façon intermittente, jusqu'en 1885. La plantation est vendue en 1880 à une Société hollandaise. Mais celle-ci fait faillite. On sauve environ 50% des fonds restés dans l'affaire, plus

Le prix de vente du terrain. - Les frères Guigné avaient prêté de l'argent à leur neveu David de Floris, qui avec cet argent avait acheté un petit terrain à Sumatra. Il pouvait rendre l'argent, David de Floris donne son terrain. On y plante du café, en faisant exploiter la plantation par un régisseur. Les uns et les autres vont surveiller de temps en temps (voir article de Georges). Le café rendant mal, on commence à planter du caoutchouc, qui remplace progressivement le café.

Des anglais proposent d'acheter le terrain (1.000 hectares environ) pour créer une société caoutchoutière, en la réunissant à une petite propriété qu'ils possédaient. L'affaire fut conclue, et cette Société devint la "United Serdang", qui vers 1920 possédait 13.000 hectares.

Albert de Guigné, qui s'était marié à Singapour en 1875, eut le 21.8.1877 une fille, Elisabeth, née dans la même ville. Il perdit la même année sa jeune femme, enlevée par une fièvre typhoïde alors qu'elle attendait un 2^e enfant.

Envoyé par les Messageries Maritimes, peu après, à Calcutta, dont le mauvais climat ne convenait pas à sa fille, Albert de Guigné quitta les Messageries, et vint se fixer à Madras, où il fut agent consulair de France. Ayant avéré un intérim du Consul de Portugal, il reçut à cette occasion la croix de l'Ordre du Christ de Portugal. - Toujours amateur de belles choses, il avait déjà une intéressante collection de tableaux, et d'ouvrages d'art d'Extrême-Orient. Un jour, alors qu'il était au cercle, un incendie se déclara chez lui; on eut à peine le temps de sauver sa fille, encore en bas âge; tout le reste fut détruit. Albert de Guigné fit recueillir tous les restes de métaux provenant de ses objets d'art qu'on put retrouver dans les cendres; or, argent et bronze. Il fit refondre le tout ensemble, et du très beau bronze qui en résulta, il fit faire par un maître artisan indien un grand "devant de feu" ciselé dans le style du pays.

Il fit un voyage en France en 1877. A Rome il retrouva son frère Paul et son beau-frère de Floris, ainsi que sa mère, qui, religieuse Réparatrice dans l'Inde au couvent d'Ootacamund, avait accompagné à Rome le R. M. Marie de la Passion. Avant de donner son approbation à la fondation par celle-ci du nouvel Ordre des Franciscaines Missionnaires de Marie, S. S. le Pape Pie IX entendit Paul et Albert de Guigné.

Quand sa fille eut 15 ans, Albert de Guigné vint se fixer en France, où il acheta la charmante propriété de "La Cour", au bord du lac d'Annecy. (Son frère Paul avait acheté la propriété de "La Cour", à Clancy le Vieux).

C'est à Annecy-le-Vieux, paroisse dont dépendaient "les Barattes", village dont faisait partie la Cour, qu'Elisabeth, fille unique d'Albert de Guigné, épousa le 11 avril 1896 Alfred de Cornulier Lucinière, Enseigne de Vaisseau, dont elle avait fait la connaissance grâce à un oncle de celui-ci et ami de son propre père, le Colonel de cavalerie baron Christian Perez, qui avait épousé la fille de l'amiral de Cornulier, grand-père d'Alfred.

Albert de Guigné, qui était la bonté même, fut bientôt un grand-père merveilleux, adoré de ses petits-enfants. Les vacances passées à la Cour étaient un enchantement: grand parc anglais, dévalant du pied de la falaise du "Balabar" jusqu'à la toute même qui borde le lac; la mystérieuse

"La Cour"

"allée du bois", tout en haut du parc, avec une vue merveilleuse dans la journée, mais où l'on avait bien peur de s'aventurer le soir; portique avec arçes; tennis dominant le lac, et, qui faisait un merveilleux terrain de jeux pour les petits, tout entouré de roses blanches parfumées et de pois de senteur grimant à son treillage; plus loin, une vaste prairie en pente où l'on chassait les papillons: machaons jaunes, argus bleu pâle, et les zygènes, petits triangles noirs et rouges, que nous appelions des "diablos" et tant d'autres, parmi l'herbe clairsemée et les charmantes petites scabieuses sauvages d'un bleu-mauve si délicat... plus bas, c'était le rucher, et l'on observait... pas de trop près... le frère de l'école qui venait enfumer les abeilles et nous montrait, dans les cadres, la belle cire jaune parfumée toute dégoulinante de miel où l'on se poissait avec délices les doigts, la figure, et aussi les vêtements. Au-dessous et de hangars, pittoresques, avec des coins et recoins. C'était le domaine de Jean Bastian, le cochier (et plus tard chauffeur), solide savoyard au parler un peu rocailleux, mais nullement rustre; l'écarter avec ses 2 put-sang qu'on allait au break", tout cela faisant de propriété, magnifiquement entretenu. Jean, pêcheur émérite, passait certaines nuits sur le lac d'où il ramenait rarement vides ses filets, alimentant la table en "perches", "terras", et surtout l'exquis "ombre saumoné".

(Jean Bastian est devenu par la suite président des pêcheurs du lac.) Sa femme, Joséphine, grande et forte, régnait sur la cuisine et la maison. Elle savait se faire respecter, mais avait un cœur d'or et un vrai talent culinaire... Les "caris" et les "aubergines à la grecque"

de la Tour étaient incomparables, ainsi que les "ombres chevalière".

La grande allée descendait en lacets jusqu'à la toute bordant le lac. Juste en face du portail s'ouvrait de l'autre côté de celle-ci la porte du "petit port". Dépendant de la propriété, celui-ci était un enclos planté de beaux arbres, renfermant le bassin, communiquant avec le lac, où se trouvait la "pécololette", petite vedette qu'on prenait souvent le dimanche pour se rendre à la messe à Anney, à 3 km. de l'autre côté du lac. Il y avait aussi un canot à rames, et plus tard une magnifique périssoite en acajou, qu'on abritait dans un chalet rustique en rondins de bois et à toit de chaume: il servait aussi de vestiaire avant et après les baignades. Que d'heures charmantes, on passait, assis au bord des petits quais à l'ombre des arbres, à pêcher à la ligne ou au carrellet les petites perches ou les vairons qui défilaient sous nos yeux dans l'eau claire, - ou plutôt à essayer de les pêcher, car ils paraissaient plutôt nous harceler, et l'on tentait souvent bredouille, mais non découragé! il y avait aussi les petits voiliers qu'on faisait marcher, tantôt retenus du quai avec une ficelle, tantôt en les suivant à l'aviron avec le canot.

Du petit port, on remontait à la maison par une petite allée en raiillon, longeant le mur de la propriété. De l'autre côté de ce mur se trouvait un sentier pierreux menant à la montagne (le mont Veyrier) qui ~~sur~~ dominait la propriété: on appelait ce sentier "le chemin des contrebandiers". Des paons vivaient en liberté dans le parc; la nuit, ils perchait dans les arbres, et signalaient par leurs cris perçants tout déplacement de passant à proximité: les enfants étaient naturellement persuadés qu'il s'agissait de contrebandiers, ou de douaniers leur donnant la chasse, d'autant plus qu'on entendait de temps à autre dans les bois un coup de feu, vite sans doute par quelque braconnier; mais ses imaginations marchaient, et en faisaient volontiers des batailles nocturnes dirigées par les douaniers. - Très haut, des aigles, presque sans bouger leurs ailes, décrivait de grandes orbites, puis piquaient sur quelque proie, ou regardaient leurs aires inaccessibles, parmi les rochers instables bordant le sommet du Galabar. - En haut du sentier, on passait devant un petit bassin d'eau fraîche installé dans une grotte artificielle tapissée de mousses et de fougères, puis on arrivait à la grande cuisine un peu sombre, en demi-sous-sol à cause de la pente du terrain. Si on laissait à gauche tout cela, on arrivait au terre-plein devant la maison. Il y avait là, abrité sous un grand marronnier à droite, le rond-point où se tenaient les "grandes personnes". En face de soi, de l'autre côté de la grande allée, un chalet de bois abritait, au rez de chaussée, deux laboratoires de photographie, éclairés seulement par des vitres de couleur: rouge pour l'un, jaune pour l'autre, équipés de grandes cuvettes plates, de bocaux, d'un agrandisseur, où "grand-père" développait, tirait et traitait lui-même ses clichés. Au dessus, un grand atelier de menuiserie, aux murs couverts de panoplies d'outils variés: il en sortait mille jouets ingénieux et même de petits meubles. C'était un grand honneur et un grand bonheur d'être admis à accompagner "grand-père" dans ses ateliers: on en gardait longtemps le souvenir, en particulier celui des odeurs: en haut, un bon parfum de sciure de bois; en bas, l'odeur étrange et complexe des produits chimiques.

Revoyant du chalet, on trouvait devant soi un massif rond de magnifiques bégonias, entourant un "musa" aux larges feuilles, puis un deuxième petit bassin de rocaille, plein d'une eau claire et froide provenant d'une source captée plus haut. C'était le bassin d'essai idéal pour les petits bateaux taillés au couteau. Le massif de bégonias était planté devant la porte vitrée du salon, abritée sous une grande "marquise" de verre dépoli. Près du bassin poussait un arbuste de "ortéveine", dont on mettait, aux jours de réception, des feuilles parfumées dans les tince-droits après le dîner. La grande allée passait entre le chalet et le massif de bégonias pour aboutir à une petite cour, comprise dans l'angle des deux corps de logis, bordée du côté de la montagne par une pente assez raide, tapissée de feuillages, et abritée par un magnifique noyer. Les noix étaient encore une des productions typiques de la Tour; on en tirait une huile qui parfumait délicieuse les salades. Dans l'angle de la maison se trouvait le petit hall d'entrée, tout en vitres, à demi-plein d'un massif de plantes de serre. Dans la maison, c'était encore pour les enfants l'émerveillement. Dès l'entrée on voyait un gong indien, plaque de bronze au son très pur et harmonieux, suspendue dans un cadre de beau bois exotique finement travaillé. Puis venait la salle à manger, avec sombre carrelé ne prenant jour que sur la veranda. Son buffet et ses crédences de style Renaissance étaient abondamment sculptés, et leurs arêtes de diables" impressionnaient vivement les petits. Il y avait la quantité d'objets inusuels: des pichets ventrus en lattes de chêne creusés de cuivre, travail de tonnelier; le lustre et les appliques en fer forgé; le monte-plats communiquant avec la cuisine, où les plus jeunes obtenaient, parfois, de prendre place comme dans un ascenseur! Il y avait surtout l'énorme poêle de saïence, dont la partie supérieure constituait un grand four, où l'on tenait au chaud les piles d'assiettes. Au dessus du poêle était une grande vitrine, où se voyait toute une collection de verres de Venise aux nuances opalines, aux formes étranges ou délicates, et de copies de poteries étrusques en terre rouge, à dessins noirs et blancs. Après la salle à manger, on entrait dans une grande veranda au sol cimenté, aux parois entièrement vitrées, qui régnait tout le long de la maison. C'était le refuge général en cas de mauvais temps, et presque tous les jeux y étaient possibles.

Aux murs étaient fixées deux grandes panoplies à fond d'amarinople rouge, sur lequel se détachait une collection d'armes étranges de l'Inde ou de la malaisie: kriss malais à la lame ondulante, poignards aux formes bizarres, flèches aux pointes barbelées, casse-tête hérissés de pointes, petits boucliers en peau de zhinocéros, carquois, avec leurs petites flèches qu'on disait empoisonnées, arcs de bois "de fer", sarbacanes.....

Au nord, tout le bout de la véranda était occupé par une grande pagode de bois peint et doré, avec ses multiples clochetons à étages en retrait les uns des autres jusqu'à leur pointe effilée, chacun orné de sortes d'aileçons sculptés aux formes curieuses. Les balustrades (formés de perles de verre) entouraient le rez-de-chaussée tout ouvert, composé d'un corps principal avec une avancée et deux ailes en transept. Au centre se voyait la statue de Bouddah assis sur une table, en bronze. C'était une grande maquette de la pagode de Mandalah, en Birmanie (pagode qui a, depuis, été détruite par un incendie). Cette belle maquette avait été offerte à un gouverneur anglais qui, lors de son retour en Europe, l'avait vendue à M. de Guigné. — Elle était, à la Tour, posée sur une sorte de buffet construit exprès, et qui servait de coffre à jouets. C'étaient, de grandes libellules bleues et vertes venaient souvent se fourvoyer dans la véranda, puis, ne trouvant pas la sortie, venaient, affolées, buter contre les vitres, et le plus souvent derrière la pagode où les enfants les capturaient. Cette véranda, inondée de soleil, avait été souvent intenable, si M. de Guigné n'avait pris soin d'y réserver une partie abritée: c'était, à l'opposé de la pagode, un grand rectangle où les vitres étaient doublées d'étoffes épaisses, recouvertes de toiles indiennes imprimées en noir et rouge de mille personnages aux attitudes variées et d'animaux stylisés. Dans cette partie qui servait de "salle de séjour" se trouvait une longue table de chêne rustique, où l'on venait prendre le café, et parfois le goûter, — et jouer aux jeux d'intérieur. Un immense sofa indien en "bois de fer" sculpté de rinceaux de vigne et couvert de coussins en étoffe indienne occupait tout le fond de la pièce. Le long du mur, sur une tablette au-dessus du radiateur, était placé le gong qui sonnait pour les repas: c'était une plaque de bronze à la forme curieuse, suspendue à une barre recourbée que portaient sur l'épaule deux statues de bois peint assez grandes, représentant des porteurs malais vêtus seulement d'un pagne et d'une sorte de turban. On frappait ce gong avec un maillet rond garni de basane, et le son, très pur, portait jusqu'au petit port du lac et au fond du parc....

Mieux vaut s'arrêter ici dans la description de ce "petit paradis sur terre" qui était la Tour, pour les petits-enfants d'Albert de Guigné: et comment les jeunes imaginations n'auraient-elles pas été vivement impressionnées par tant de merveilles? Mais ce qu'il faut dire, c'est l'exquise bonté, l'ingéniosité et l'activité toujours en éveil, du grand-père tant aimé qui savait "donner une âme" à tout cela..... tout cela qui ne sera pas un souvenir!

Et... en attendant que nous en fassions un livre, revenons à Albert de Guigné lui-même.

Après le mariage de sa fille en 1896 avec Alfred de Cornulier, Albert de Guigné s'installa à Paris (53 rue Cambon) où son appartement prit l'allure d'un petit musée, spécialement consacré aux Sotcelaines de Chine. Parmi les plus belles pièces qu'il réussit à acquérir, citons, outre 2 assiettes "coquille d'œuf", deux vases exceptionnels : l'un, à très rare fond "rouge soufflé", avec réserves blanches décorées de branchages et d'oiseaux en bleu cobalt, était d'époque Kang-Hé, et peut être un des rares exemplaires de cette taille, le rouge soufflé étant très difficile à obtenir ; l'autre, de forme balustre à section hexagonale, d'époque Kien-Long, était à fond blanc ; sur 2 faces se voyaient, en vêtements chinois, J.C.S.C. et la Vierge ; sur deux autres, Bouddah et Quia-Nin et les 2 dernières étaient entièrement couvertes du magnifique décor "mille fleurs" de la famille rose : il avait été fait pour l'empereur, alors favorable aux missionnaires catholiques.

Mais la "collection" n'occupait pas toute la vie d'Albert de Guigné. Sa foi, sa bonté, le portaient à s'intéresser à des objets plus élevés.